



**"D'une prostituée et de la désagrégation d'une famille:  
Eaux troubles (Nigorie, 1895) de Higuchi Ichiyô  
(1872-1896)"**

Claire Dodane

**► To cite this version:**

Claire Dodane. "D'une prostituée et de la désagrégation d'une famille: Eaux troubles (Nigorie, 1895) de Higuchi Ichiyô (1872-1896)". sous la direction de Christian Galan et d'Emmanuel Lozerand. La famille japonaise moderne (1868-1926) Discours et débats, Philippe Picquier, pp.309-317, 2011. halshs-00777395

**HAL Id: halshs-00777395**

**<https://shs.hal.science/halshs-00777395>**

Submitted on 17 Jan 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## D'une prostituée et de la désagrégation d'une famille : *Eaux troubles* (Nigorie, 1895) de Higuchi Ichiyô (1872-1896)

Higuchi Ichiyô (1872-1896) écrit entre 1892 et 1896. A un moment où l'on cherche pour le roman une nouvelle voie, elle s'impose avec une œuvre traitant avec beaucoup de « fraîcheur » des populations marginalisées de Tôkyô, des femmes en particulier, et avec une écriture très travaillée, soutenue par une profonde érudition littéraire. Reconnue de son vivant par les plus grands, rapidement canonisée comme un « classique » de la littérature moderne, elle est la seule romancière de Meiji dont le nom soit passé à la postérité. Après des siècles de silence féminin, des pionnières la précèdent pourtant autour de 1885 ; portées par l'utopie de la modernité, elles s'attachent à décrire des femmes dans des situations nouvelles reflétant une promesse de changement<sup>1</sup>. Ses contemporaines, en revanche, insistent toutes sur le poids des coutumes, la rigidité du patriarcat ou la maladie. L'espoir d'une société nouvelle qui tienne largement compte du peuple dans son entier, riches et pauvres, hommes et femmes, a été déçu.

Dans l'œuvre de la romancière, la femme malheureuse est un motif littéraire à part entière. Amour non partagé, mariage malheureux<sup>2</sup> et déterminisme social sont autant d'éléments qui pèsent sur le destin tout tracé que subissent inmanquablement ses personnages féminins. L'un de ses plus célèbres récits, *Eaux troubles* (Nigorie, 1895), se concentre sur la vie d'une prostituée (O-riki) dans un quartier populaire de Tôkyô, mais confronte aussi une famille entière à la pratique de la prostitution.

Huit chapitres de longueur variable composent le récit et dévoilent la progression du drame. La tension est extrême à chaque fois que se lève et s'abaisse le rideau. Une part très importante est réservée aux conversations que partagent les différents protagonistes, le lecteur ainsi omniscient comprenant les souffrances et motivations qui les animent et les opposent. Cette liberté de parole est d'ailleurs l'une des caractéristiques de l'œuvre de Higuchi Ichiyô ; elle confère à son écriture réalisme et vivacité.

La trame du récit est la suivante : belle, gentille, enjouée et pourvue d'un sens de l'à-propos hors du commun, O-riki est la plus appréciée des hôtesses (*shakufu*) de l'établissement Kikunoi. L'enseigne indique « bar aux meilleurs sake » (*meishu-ya*) par respect des convenances, mais chacun sait que les femmes qui travaillent ici ne se contentent pas de servir de l'alcool à leurs clients, exclusivement masculins. La plupart de ces serveuses-prostituées sont entrées là en raison de la pauvreté de leur famille et rêvent d'un homme suffisamment riche et bon qui leur permette de quitter le quartier et la profession. O-riki a un nouveau « client régulier » (*najimi kyaku*), Yûki Tomonosuke, qui, bien que séduit par ses charmes, s'intéresse en premier chef à sa personne, à son histoire familiale, aux raisons qui l'ont poussée à « choisir » la prostitution. La possibilité d'un mariage est même évoquée. La jeune prostituée est cependant éprise de l'un de ses précédents clients, Genshichi, qui a dépensé tout son argent pour s'offrir ses services, a récemment fait faillite dans son commerce de futon et ne peut désormais plus lui rendre visite. Celui-ci a un petit garçon de quatre ans. Son épouse, O-hatsu, n'ignore rien, quant à elle, de la situation. Pour subvenir aux besoins de la famille, cette dernière réalise à domicile de menus travaux de cordonnerie tandis que son mari, en proie à un violent chagrin depuis qu'il ne fréquente plus O-riki, passe ses journées à se morfondre. Un jour, à la suite d'une violente dispute qui éclate dans le couple à propos d'O-riki, Genshichi ordonne à sa femme de quitter le domicile conjugal. Quelque temps plus tard (et il s'agit là de la fin du récit), les gens du quartier voient passer deux cercueils. Ce sont les corps de Genshichi, le mari ruiné, et d'O-riki, la jeune prostituée, réunis dans la mort par un suicide amoureux (*shinjû*) que la tradition théâtrale japonaise a souvent traité et magnifié. Les blessures que montre le corps d'O-riki laissent cependant penser aux badauds (et aux lecteurs) que cette dernière n'était pas d'accord pour mourir.

---

<sup>1</sup> Voir notre article sur l'écriture féminine dans ce même ouvrage.

<sup>2</sup> Voir plus loin l'article concernant la nouvelle *La Treizième nuit* (*Jûsan.ya*).

Loin des textes décrivant les plaisirs des quartiers de prostitution, *Eaux troubles* se concentre sur les conditions réelles de vie des personnages et les souffrances que la prostitution, par ailleurs décrite comme une pratique totalement banalisée, pouvait engendrer.

Hormis Yûki Tomonosuke, le riche client que son éducation, sa profession de haut fonctionnaire et sa qualité de célibataire autorisent à vivre librement et à s'intéresser à « l'autre » en tant qu'individu, chacun des personnages de ce récit souffre à la fois de la précarité matérielle et de la prostitution : les prostituées, à commencer par O-riki, l'héroïne ; l'épouse, O-hatsu, qui ne parvient pas à dépasser son sentiment de jalousie mais semble souffrir plus encore de la pauvreté que l'aventure de son mari a aggravée ; l'enfant de quatre ans, qui ne comprend pas la situation et voit ses parents se déchirer ; enfin le mari ruiné, en proie lui-même à la jalousie, au chagrin amoureux, puis au désespoir. Si tous les personnages de la nouvelle prennent la parole pour décrire leur désarroi, les parties descriptives du récit s'en chargent aussi, Higuchi Ichiyô insistant tout particulièrement sur le sort des prostituées :

« Quelqu'un les avait surnommées les diables blancs. Et effectivement, il y avait quelque chose de l'enfer qui planait autour d'elles. Même celles qui semblaient les plus sincères étaient capables de vous précipiter un homme dans un étang de sang ou de poursuivre un client endetté jusqu'à la Montagne aux aiguilles<sup>3</sup>. Elles attiraient les hommes de leur voix mielleuse, comme le faisan parade devant le serpent, avant de l'engloutir en criaillant<sup>4</sup>.

Ces filles avaient pourtant comme tout le monde passé neuf mois<sup>5</sup> dans le ventre de leur mère. Enfant, elles s'étaient fait bercer en prenant le sein et avaient su répondre à cette tendresse par leurs premiers babils. Puis lorsqu'on leur avait offert le choix entre des bonbons ou de l'argent, elles avaient comme n'importe quel enfant tendu immédiatement leur petite main vers les friandises.

Dans la profession, la sincérité n'existait pas. Une fille sur cent seulement versait de vraies larmes d'amour.

[...]

O-Riki, de la maison Kikunoi, n'était pas un démon, elle non plus. Ce sont les circonstances qui l'avaient fait tomber dans la fange, là où elle passait maintenant sa vie à mentir et à badiner avec les hommes. L'amour et la compassion ? Dans son monde, ces choses-là étaient aussi fragiles qu'une feuille de papier, aussi instables que les clignotements d'une luciole. Ici, les gens n'étaient pas aptes à se laisser émouvoir facilement ; les vraies larmes, ils les retenaient longtemps. Un homme pouvait par exemple se tuer pour une femme, celle-ci voudrait simplement marmonner « Quelle tristesse ! » d'un air indifférent et passer à autre chose. Il y avait des moments, bien sûr, où O-Riki se sentait réellement triste et inquiète. Mais de peur de laisser voir ses émotions, elle préférait aller se jeter à terre dans l'alcôve de l'une des pièces à l'étage et sangloter seule, en se déchargeant paisiblement de sa détresse. Elle ne laissait jamais paraître ses soucis. Les autres la croyaient forte et déterminée. Ils ne percevaient pas qu'elle était en réalité aussi vulnérable qu'une toile d'araignée. La touchait-on qu'elle se désagrégeait<sup>6</sup>. »

On remarquera dans ce dernier passage le recours à des images renvoyant aux marges, à la fange, à l'animalité, la prostitution étant certes perçue comme un mal nécessaire mais associée à d'autres fléaux sociaux tels que l'alcool ou la maladie. Privée de l'estime d'elle-même, détestant sa vie, O-riki avoue plusieurs fois devoir consommer en cachette de l'alcool dans les tasses à thé pour supporter la situation et stimuler artificiellement sa bonne humeur. Pas un jour ne s'écoule par ailleurs sans qu'elle ne souffre de maux de tête, symbole et symptôme de ses difficultés. A un moment, elle envisage même de fuir :

Elle courait, courait. Si seulement cela avait été possible, elle serait allée ainsi jusqu'en Chine, ou en Inde ! Combien elle détestait sa vie ! Oui, elle la détestait ! Elle ne voulait plus entendre aucune voix

---

<sup>3</sup> Lieux des confins de l'enfer bouddhique où sont emmenés les criminels.

<sup>4</sup> Allusion explicite à un *haiku* du poète Matsuo Bashô (1644-1694) : « Qu'il est effrayant le cri que pousse le faisan qui mange un serpent ».

<sup>5</sup> Dix mois dans le texte japonais, selon la manière japonaise ancienne de calculer la durée de séjour du fœtus dans l'utérus de sa mère.

<sup>6</sup> *Higuchi ichiyô-shû* (Œuvres de Higuchi Ichiyô), vol. 24, coll. « Shin nihon koten bungaku taikei meiji-hen », Tôkyô, Iwanami, 2001, pp.252-255.

humaine, ni aucun son. Elle avait besoin d'un endroit calme, où son esprit puisse se reposer, se détendre, où il n'y aurait plus aucun souci, aucune pensée. Combien de temps encore devrait-elle supporter cette situation sans espoir, où tout était absurde, misérable, triste et cruel ? Était-ce cela, la vie ? Était-ce vraiment cela ? Elle la détestait, la détestait si fort qu'un vertige l'obligea à s'adosser à un arbre au bord du chemin<sup>7</sup>. »

Et lorsqu'elle est encouragée par Yûki Tomonosuke à expliquer pourquoi elle en est arrivée là, elle répond, invoquant les lois du déterminisme social et de l'atavisme, que sa famille lui a laissé la folie en héritage et que c'est sans doute là la raison de sa profonde instabilité:

« "Tout d'abord, ce n'est pas la peine de tourner autour du pot, je suis une dépravée. Vous le savez. Je ne suis pas une jeune femme innocente et pure. Bien sûr, on nous compare poliment parfois aux fleurs de lotus qui restent pures et blanches au milieu du marécage... Mais croyez-vous que nous aurions des clients si nous n'étions pas profondément imprégnées par notre environnement ? Pensez-vous que le commerce marcherait ? Vous, vous êtes différent de la plupart des hommes qui viennent ici. Mais imaginez un instant comment ils sont, eux. Je songe parfois à la vie normale que j'aimerais mener, mais aussitôt je me sens triste, honteuse. Je me dis bien que moi aussi je pourrais me marier, vivre avec un seul homme et m'installer quelque part avec lui dans une petite maison. Mais cela n'arrivera jamais... Tant que je vis ici, je dois accueillir les hommes qui viennent me voir. Je dois penser à dire quelque chose de gentil à chacun d'entre eux, combien est mignon celui-ci, combien est gentil celui-là, combien cet autre encore est le plus bel homme que j'aie jamais vu. Parfois ils me croient, d'ailleurs. Figurez-vous que certains demandent même en mariage une bonne à rien comme moi ! Je me demande si je serais heureuse si j'acceptais leur proposition. Cela me comblerait-il ? Je n'en sais rien. Vous, je vous ai aimé dès le début. Quand je ne vous vois pas pendant une journée, vous me manquez, mais, si vous me demandiez d'être votre femme, je ne sais pas... Je doute que cela puisse me convenir d'être attachée à un seul homme... D'un autre côté, je supporte mal que nous soyons séparés... En fait, je crois que l'on peut dire de moi que je suis profondément instable. Et qu'est-ce qui a fait de moi quelqu'un d'aussi inconstant, à votre avis ? Trois générations d'échec, voilà tout. La vie de mon père a été bien misérable elle aussi "<sup>8</sup>. »

Personnalité complexe, privée de l'estime d'elle-même, O-riki ne croit plus en la possibilité du bonheur et se refuse à voir celui qui lui tend la main. Elle est comme hantée par l'échec de son père et de son grand-père, persuadée qu'elle est, elle aussi, poursuivie par un destin malheureux. La fin du récit donne d'ailleurs raison à ses conjectures. Doute, pessimisme, scepticisme : telles sont les tristes idées qui sous-tendent un récit dont la noirceur ne cesse d'étonner. Se prostituer semble si vide de sens d'ailleurs que les mots désignant ce métier<sup>9</sup>, pourtant très nombreux en japonais pour rendre compte de cette pratique longtemps institutionnalisée, ne sont pas même une seule fois utilisés. La romancière a recours à quelques rares endroits à l'euphémisme « grande sœur » (*ane*), ou encore à celui de *shôbainin* qui signifie « marchande ».

L'épouse, O-hatsu, souffre féroce de jalousie, et de surcroît de la pauvreté accrue du couple :

« Cela faisait dix ans qu'elle vivait avec Genshichi. Elle lui avait donné un fils. Aujourd'hui la peine qu'il lui causait était à peine soutenable. Son fils portait des guenilles. Ils vivaient dans une maison qui n'était guère plus grande qu'une niche de chien. Les gens ridiculisaient son mari et le traitaient comme un paria. Au moment des équinoxes de printemps et d'automne, alors que tout le monde s'offrait des boulettes et des gâteaux de riz, personne ne venait chez eux. Peut-être était-ce par gentillesse, pour éviter de les obliger à rendre ce qu'ils ne pouvaient donner, mais la vraie raison était plutôt que cette baraque-là était maudite. Genshichi était un homme, il était à l'extérieur tout le jour, mais elle ! Il n'imaginait pas ce qu'elle endurait, une vie morne, étouffante et triste... Quelle humiliation elle ressentait ! Lorsqu'elle saluait les voisins matin et soir, chaque jour elle lisait la dureté de leur regard. Lui ne s'en souciait pas. La seule chose qui le préoccupait était l'amour de sa maîtresse. Comment pouvait-il aimer une femme aussi dure, elle ne se l'expliquait pas. Il lui arrivait même de bredouiller son nom quand il sommeillait dans la journée. Avait-il oublié qu'il avait femme et enfant ? Voulait-il lui

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.256.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.260-261.

<sup>9</sup> ainsi *baishunfu*, *oiran*, *yûjo*, *shishô*, *kôshô*, *shôgi*, etc.

vouer son existence entière ? Combien cruel était l'homme à qui elle était mariée, et combien elle aurait aimé pouvoir le lui dire ! Des larmes d'amertume lui brouillaient les yeux<sup>10</sup>. »

Et lorsque trop d'amertume la submerge, elle lance à son mari dans un courroux peu habituel, et qui bientôt lui vaudra, malgré ses excuses, l'ordre de quitter la maison pour toujours :

« "Tes regrets habituels, je suppose... Les plats étaient plus goûteux chez Kikunoi, c'est cela ? Mais à quoi bon y songer, maintenant, dans ta situation actuelle ? Ce sont des commerçantes, ces femmes-là, ni plus ni moins ! Si tu gagnais à nouveau un peu d'argent, elles te flatteraient tant et plus, comme par le passé. Leur sens du commerce est tellement flagrant ! Elles se poudrent le visage, portent de jolis vêtements et embobinent tous les hommes un peu perdus qui passent par là ! Ah, si seulement tu pouvais te rendre compte que c'est parce que tu n'as plus un sou qu'elle ne te donne plus de nouvelles ! Cette rancune que tu as contre elle, c'est la preuve de ton attachement d'ailleurs ! Tu te souviens de ce qui est arrivé au garçon qui travaillait dans le bar de la rue de derrière, non ? Il était si épris d'O-Kaku, de chez Futaba, qu'il a dépensé tout l'argent qu'il avait rentré, tout son crédit, puis quand il a essayé de se renflouer au jeu, il a mal tourné, les choses ont empiré et il a fini par voler des affaires dans un entrepôt privé... Il est en prison maintenant, avec sa portion de riz journalière. Quant à sa belle, O-Kaku, tout cela lui est complètement égal ! Cela ne pose aucun problème à personne qu'elle vive libre et heureuse ! Mieux : elle prospère magnifiquement ! Quand j'y pense, les femmes de cette profession ont vraiment tous les avantages ! Si un homme est assez stupide pour se laisser tourner la tête, c'est de sa faute à lui ! Vraiment, cela ne sert à rien de broyer du noir, je t'assure ! Le plus important, c'est que tu reprennes courage et que tu mettes ton énergie dans tes activités professionnelles. Fais donc en sorte que nous ayons un peu d'argent devant nous ! Si tu perds pied, qu'allons-nous devenir, le petit et moi ? Finir mendiant au bord du chemin ? Comporte-toi en homme, Genshichi, et remets-toi d'aplomb ! Si tu parviens à gagner de l'argent, tu pourras avoir toutes les femmes que tu souhaites, d'ailleurs ! Komurasaki, Agemaki<sup>11</sup>, et même O-Riki bien sûr ! Tu pourrais lui faire construire une maison quelque part, non, est-ce que ça ne serait pas agréable ? Allez, cesse donc de te poser toutes ces questions, et mange ! Même ton fils attrape le cafard, à force de te voir dans cet état-là !<sup>12</sup>.

[...]

Et à qui est-ce la faute, à ton avis ? À toi, Genshichi, pour t'être laissé prendre à l'hameçon de cette O-Riki et avoir fait n'importe quoi pour elle ! Excuse-moi de te le dire, mais tu es un fils irrespectueux envers ses parents morts et un père irresponsable vis-à-vis de son fils. Pense à l'avenir de Takichi, change de conduite ! Boire n'est pas la solution. C'est de l'intérieur que tu dois changer. Si tu ne le fais pas, je ne sais pas ce que nous allons devenir..."<sup>13</sup>. »

On remarquera, dans ce dernier passage, la persistance du discours confucéen : l'épouse évoquait l'irresponsabilité de son mari vis-à-vis de son fils et de ses parents morts à travers les expressions « manque de piété filiale » (oyafukô) et « manque de responsabilité envers son enfant » (kofukô), tandis qu'il n'était nullement fait mention de son éventuelle responsabilité envers elle.

Il est intéressant de constater aussi que ni la jeune prostituée, ni l'épouse, ni le mari ne possèdent de nom de famille dans le récit. Ils sont simplement désignés par leurs prénoms : O-riki, O-hatsu, et Genshichi. Sans doute cela tient-il à la proximité que souhaitait instaurer Higuchi Ichiyô entre ces personnages et le lecteur. L'unique personne désignée par son patronyme est Yûki Tomonosuke, le nouveau client régulier d'O-riki, qui déclare en riant être un fonctionnaire du gouvernement. Il s'agit d'ailleurs d'une constante dans l'écriture romanesque de Higuchi Ichiyô : le rang social (*mibun*, *migara*, *kaku*) est un facteur essentiel, qui détermine une autre notion cruciale : le destin (*inga*, *tsutome*, *yaku*).

Les deux protagonistes masculins reposent dans leur construction sur un contraste saisissant. Le premier est Genshichi, le mari, un marchand de futon ruiné aujourd'hui manœuvre qui n'exprime jamais ses sentiments ; silencieux, voire passif, souffrant de sa séparation avec la prostituée, il se

<sup>10</sup> *Higuchi ichiyô-shû*, op.cit., p.265.

<sup>11</sup> Komurasaki et Agemaki sont deux célèbres courtisanes de l'époque d'Edo ayant toutes deux suivi l'homme qu'elles aimaient dans la mort. Il était par ailleurs fréquent que ces femmes portent des noms inspirés du *Dit du Genji* pour suggérer une atmosphère élégante.

<sup>12</sup> *Higuchi ichiyô-shû*, op.cit., p.251-252.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.265.

montre très violent à l'égard de sa femme lorsque celle-ci lui reproche d'avoir une maîtresse. A la fin du récit, il commet un double-suicide, se tue lui-même par éviscération, geste dramatique qui ancre la situation davantage dans l'époque d'Edo que dans la période de Meiji. Il apparaît comme un perdant, un anti-héros. A l'opposé de lui se trouve Yûki Tomonosuke, à la position sociale élevée, stable et confortable, et qui semble être un « homme moderne » agissant sous l'influence des lumières de la civilisation (*bunmei kaika*). Il se comporte avec O-riki d'une manière très humaine, cherchant à comprendre ses humeurs, sa psychologie profonde et ce qui, dans son passé, a pu la conduire à se prostituer : la pauvreté de sa famille, la mort de ses parents, etc. Il se soucie de son bonheur, et lui propose même à demi mots de l'épouser. Certes, il fréquente ce quartier de plaisirs, mais il n'est pas décrit comme en faisant partie ; de passage à chaque fois, il apporte de l'extérieur une bouffée d'air frais et la promesse d'un ailleurs meilleur. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il a droit, lui, à une pleine identité. Libre de tout souci matériel, il est présenté comme un gagnant, et utilise d'ailleurs l'expression *risshin shusse*<sup>14</sup> qui reflète bien l'ambition sociale à l'ère Meiji, demandant à O-riki, la jeune prostituée : « Tu veux réussir dans la vie, n'est-ce pas ? » (sous-entendant par là que ce serait le cas si elle l'épousait) ; ce à quoi celle-ci répond : « Vous savez, une fille comme moi tout au plus rêver d'aller un jour acheter du riz avec une passoire à *miso*, certainement pas de circuler en palanquin ! »<sup>15</sup>.

*Eaux troubles* est une nouvelle particulièrement sombre, nous le disions plus haut. Bien que l'amour soit la pierre angulaire du récit, les relations qui unissent les personnages et les habitants de ce quartier pauvre sont faites de dureté, de mensonge et de résignation face à leur malheur. Alors que Genshichi, le mari, et O-riki, la prostituée, sont unis par un lien amoureux fort puisqu'ils souffrent chacun de leur côté de leur séparation, Higuchi Ichiyô ne les place jamais face à face, de sorte que le lecteur ne les entend à aucun moment évoquer leurs sentiments. Par ailleurs, O-riki, l'héroïne, ment à chacun des deux hommes qui sont dans sa vie de prostituée. L'épouse elle-même, lorsqu'elle implore son mari d'oublier O-riki, n'évoque pas tant l'amour et sa déception que l'argent et la situation matérielle désastreuse dans laquelle la famille se trouve. La fin du récit elle-même ne laisse place à aucun romantisme. Ainsi que le note Timothy Van Compernelle dans son ouvrage récent<sup>16</sup> sur la romancière, le double suicide qui clôt *Eaux troubles* est privé des dimensions d'élévation, de transcendance et de consécration de l'amour telles qu'elles furent utilisées par la dramaturgie de l'époque d'Edo par exemple. Dans la tradition théâtrale japonaise, les amants choisissant de mourir ensemble veulent échapper aux obstacles qui entravent leur relation et sont certains de se retrouver dans le Paradis bouddhique : la mort a alors pour fonction dramatique d'élever leur amour. Dans *Eaux troubles*, le double suicide final perd toute valeur romantique puisque des blessures sur le corps d'O-riki laissent penser qu'elle ne souhaitait pas mourir. Il s'agit donc plutôt d'un meurtre, ce qui ne semble d'ailleurs pas particulièrement émouvoir les gens du quartier regardant passer les deux cercueils. Enfin un dernier argument s'ajoute à la distanciation que nous venons d'énoncer : en principe, les femmes qui se prostituaient dans ce type d'établissements caressaient le rêve qu'un de leurs riches clients rachète un jour leur condition et les demande en mariage. Ce n'est pas le cas d'O-riki qui résiste finalement à la proposition de Yûki Tomonosuke. On ne sait si sa décision est motivée par un manque de confiance en soi, un manque de confiance en l'autre, ou encore un manque de confiance dans l'union maritale et la distribution sexuelle des rôles ; toujours est-il qu'elle préfère dans son choix le rôle de maîtresse et prostituée à celui d'épouse. En tout état de cause, un fort pessimisme à l'égard de la relation amoureuse sourd dans cette histoire d'amour, où l'amour, hormis à l'état de souffrance, est précisément invisible.

## Bibliographie

HIGUCHI Ichiyô, *Higuchi Ichiyô-shû* (Œuvres de Higuchi Ichiyô), coll. « Shin nihon bungaku taikei meiji-hen », vol.24, Tôkyô, Iwanami, 2001.

<sup>14</sup> Ce mot composé a pour sens général « réussir dans la vie » et fait essentiellement référence à la position sociale occupée dans la société. Il est composé de deux termes signifiant respectivement « s'établir » et « connaître le succès ».

<sup>15</sup> *Higuchi ichiyô-shû*, op.cit., p.263.

<sup>16</sup> *The Uses of Memory. The Critique of Modernity in the Fiction of Higuchi Ichiyô*, Harvard University Press, Harvard, 2006.

HIGUCHI Ichiyô, *Higuchi Ichiyô zenshû* (Œuvres complètes de Higuchi Ichiyô), 7 volumes, Chikuma shobô, Tôkyô, 1953.

HIGUCHI Ichiyô : *La Treizième nuit et autres récits*, traduits du japonais et présentés par Claire Dodane, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

KEENE, Donald, *Nihon bungaku no rekishi*, 18 volumes, volume 10 (pp.313-344 : Higuchi Ichiyô), Tôkyô, Chûô kôron-sha, 1994-1997.

VAN COMPERNOLLE, Timothy J., *The Uses of Memory. The Critique of Modernity in the Fiction of Higuchi Ichiyô*, Harvard, Harvard University Press, 2006.